



## CHAPITRE VIII.

**E**N sortant de chez Phénime, j'entrai dans une maison où ne voyant que de ces choses qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas long-tems. Je fus encore quelques jours sans trouver dans les différens endroits où mon inquiétude & ma curiosité me conduisirent, rien qui m'amusât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici l'on se rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étoient les seuls motifs des foiblesses dont on me faisoit le témoin. Je rencontrais assez souvent ce mouvement vif & passager que l'on honore du nom de goût, mais je ne trouvois nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui chez Phénime avoient fait si long-tems mon admiration & mes plaisirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli est cependant ce que l'on éprouve le moins,

CONTE MORAL. 103  
je commençai à m'ennuyer de ma destinée, & à désirer vivement de trouver cette occasion qui devoit terminer le supplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs ! m'écriois je quelquefois ; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une espérance vaine ; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaisirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y est si généralement répandu, je pusse jamais trouver deux personnes telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit seule. Quoiqu'elle fut encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyans, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez



elle, celui qu'elle paroïssoit voir avec le plus de plaisir, & qui aussi la quittoit le moins, étoit un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament que par état, quoiqu'il fut chef d'un college de bramines. Il étoit dur, haïssoit les plaisirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage pût n'être pas avilie. A cette mauvaïse humeur, à cet extérieur sombre, je le pris d'abord pour une de ces personnes plus farouches que vertueuses, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles se livrent en secret; je le pris enfin pour un faux dévôt. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur étoit sage & réglé. Quoique je me sois rarement mépris en pensant mal d'eux, je me trompois sur Moclès; & lorsque je le connus, il méritoit que j'eusse de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & sa vertu sincère. Tout Agra le croyoit plus sage même qu'il ne vouloit le paroître; personne ne doutoit que son aversion pour les plaisirs ne fut réelle, & que, quelques durs que fussent ses

principes, il ne les eût toujours suivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'est le nom de la fille chez qui j'étois) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entre elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent délavantageux, & quelle que soit sur les liaisons intimes la méchanceté du public, il n'y avoit personne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaïde, & soit qu'ils fussent en compagnie, soit qu'ils fussent seuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours sages & mesurés. Communément ils agitoient quelques points de morale; Moclès dans ces discussions, faisoit toujours briller ses lumières & sa droiture. Une chose seule me déplaisoit; c'étoit que deux personnes si supérieures aux autres & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si réservées, n'eussent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit son panégyrique, & se



louoit avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont assurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maison si triste m'enuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'espérasse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse; mais las encore de mes courtes, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fut seulement ce qui la rendoit agréable, ou que dans les dispositions où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah vraiment ! s'écria le sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez prise; mais afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que

vous avez à parler, sans doute vous iriez loin, mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'est moins salutaire que la morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sçauroit trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde & Moclès qui n'y sentoient pas de danger, ou s'y croyoient supérieurs, ne craignoient point assez de disserter sur la volupté: il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu, mais ils en convenoient séchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir; ils s'éten-



108      L E S O P H A ,  
doient sur une matiere si intéressante ;  
& s'appesantissoient sur les détails les  
plus dangereux , avec une confiance  
dont enfin j'osai espérer qu'ils pour-  
roient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous  
les soirs ils s'amusoient de ces peintu-  
res vives que je croyois si peu faites  
pour eux ; & quelque sujet qu'ils trai-  
tassent d'abord , ils retomboient tou-  
jours sur celui qu'ils auroient dû évi-  
ter. Moclès , de qui insensiblement ces  
discours avoient adouci l'humeur , ve-  
noit chez Almaïde plutôt qu'à son or-  
dinaire , s'y amusoit davantage , & en  
sortoit plus tard. Almaïde , de son côté ,  
l'attendoit avec plus d'impatience , le  
voyoit avec plus de plaisir , l'écoutoit  
avec moins de distraction. Quand Mo-  
clès arrivoit chez elle , & qu'il y trou-  
voit du monde , il y avoit l'air contraint  
& embarrassé , & elle-même ne paroif-  
soit pas être plus contente. Enfin les  
laissoit-on seuls , je remarquois sur leur  
visage cette joie que ressentent deux  
amans , qui , long-tems troublés par  
une visite importune , ont enfin le bon-  
heur de pouvoir se livrer à leur ten-  
dresse. Almaïde & Moclès s'appro-  
choient l'un de l'autre avec empresse-

C O N T E M O R A L . 109  
ment , se plaignoient de ce qu'on ne les  
laissoit pas assez à eux-mêmes , & se  
regardoient mutuellement avec une ex-  
trême complaisance. C'étoit à peu près  
la même façon de se parler , mais ce  
n'étoit plus le même ton. Ils vivoient  
enfin avec une familiarité qui devoit  
les mener d'autant plus loin , qu'ils s'é-  
tourdissoient sur ce qui l'avoit fait naî-  
tre , ou ( ce que je croirois plus aisé-  
ment ) ne le pénétoient pas.

Moclès un jour louoit excessivement  
Almaïde sur sa vertu ; pour moi , dit-  
elle , il n'est pas bien singulier que j'aie  
été sage : dans une femme , les préjugés  
aident la vertu , mais dans un homme ,  
ils la corrompent. C'est une espece de  
fortise à vous de n'être pas galans , en  
nous c'est un vice de l'être. Vous avez dû  
vous , par exemple , qui me louez , en  
ne pensant que comme moi , mériter  
pourtant plus d'estime. A ne pas exami-  
ner les choses avec cette exactitude de  
raisonnement qui les montre telles qu'el-  
les sont , répondit-il gravement , on  
imagineroit que je suis en effet plus es-  
timable que vous , & l'on se tromperoit.  
Il est aisé à un homme de résister à  
l'amour , & tout y livre les femmes. Si  
ce n'est pas la tendresse qui les y porte ,



ce font les sens. Au défaut de ces deux mouvemens qui causent tous les jours tant de désordres, elles ont la vanité qui, pour être la source de leurs foiblesses que l'on doit excuser le moins, n'en est peut-être pas la moins ordinaire; & ce qui, ajouta-t-il en soupirant & en levant les yeux au ciel, est encore plus terrible pour elles, c'est le désœuvrement perpétuel dans lequel elles languissent. Cette nonchalance fatale livre l'esprit aux idées les plus dangereuses; l'imagination naturellement vicieuse les adopte & les étend: la passion déjà née, en prend plus d'empire sur le cœur; ou s'il est encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on se plaît à se présenter, le disposent à la foiblesse. Quand, seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme; moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister; c'est dans le silence, c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible, qu'a-t-elle

à craindre? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté se contenteront-ils toujours d'illusions? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flatter que dans un moment, (& qui fera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un amant tendre, ardent, empressé viendra gémir à ses genoux, & y porter en même tems ses larmes & ses transports, elle trouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la molesse, ces principes qui seuls pouvoient la faire triompher d'une si dangereuse occasion?

Ah Moclès, s'écria Almaïde en rougissant, que la vertu est difficile à pratiquer! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui, avec tous les agrémens possibles, née pour vivre au milieu des plaisirs, avez tout sacrifié à cette même vertu, qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux choses mêmes qui sembleroient devoir le moins l'emporter sur elle. Je ne me flatte point, repliqua-t-elle modestement, d'être arrivée à la perfection; mais il est vrai que j'ai tout crain, sur tout ce désœu-



112      L E S O P H A,  
vrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces spectacles pernicious qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le sçais, reprit-il, & c'est à ce soin continuel de vous occuper que vous devez principalement votre sagesse, car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux passions que l'oisiveté; & si elle prend tout sur nous qui sommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut sur vous. Il est vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne pensons, repliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous disois. Il faut de plus, que vous considérez que les femmes sont toujours attaquées, & que (si vous en exceptez quelques-unes sans pudeur & sans principes, qui même sans aimer, osent les premières dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces soins, ces pleurs, & cette obstination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs, si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple. . . . A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage sur vous; l'exemple doit même d'au-

C O N T E M O R A L. 113  
tant plus vous entraîner, que vous êtes galans par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'ame, que l'on appelle le plaisir d'aimer: moi, par exemple, je suis dans ce cas-là. Quand cela ne seroit pas, repliqua-t-elle, né assez heureux pour être inaccessible aux passions, vous aurez toujours. . . . Ici, Moclès leva les yeux au ciel en soupirant. Quoi! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque chose! Ah Moclès! si vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oser l'être de soi? Quoi! vous auriez voulu connoître l'amour? Oui, répondit-il tristement; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette funeste tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre sans doute à vos yeux avec des faiblesses dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuse, je crains de vous faire trop bien penser de moi. Il est moins humiliant d'être tenté, qu'il n'est glorieux de résister à la ten-



tation. En vous confiant mes foibleffes, je suis forcé de vous parler de mes triomphes; ce que je perds d'un côté, il semble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne sçais si je ne dois pas craindre que vous n'attribuez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le mensonge.

En achevant ce modeste discours, Moclès baiffa les yeux. Oh! vous ne risquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien! vous avez donc été quelquefois tenté de succomber; vous ne m'étonnez pas; on a beau marcher d'un pas constant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'est malheureusement que trop prouvé, répondit-il. Hélas! s'écria-t-elle douloureusement, pensez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je sois exempte de ces foibleffes que vous vous reprochez! Quoi, lui dit-il, vous aussi, Almaïde! j'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble qui s'empare des sens & les

confond, soit indépendant de nous-mêmes: cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès, dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même, il m'affervissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand & le plus continu de ses soins, de les anéantir?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à sçavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi de grace, depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, vous rend moins susceptible de desirs, sentez-vous encore



ces mouvemens affreux ? Ils sont beaucoup moins fréquens, répartit-elle, mais j'y suis encore sujette. Je suis aussi dans le même cas, répondit-il en soupirant.

Mais nous sommes fols de parler comme nous faisons, dit Almaïde en rougissant, & cette conversation n'est pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites, que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en fouriant d'un air vain : il est bon de se défier de soi-même, mais ce seroit aussi avoir trop mauvaise opinion de nous que de nous croire si susceptibles. Je conviens que le sujet que nous traitons, ramene nécessairement à de certaines idées; mais il est bien différent de le discuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de se séduire; & nous pouvons, je crois, sans nous tromper, nous répondre de nos motifs & nous reposer sur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyez que ces sortes d'objets, si dangereux pour les gens qui vivent dans le désordre, puissent faire la même impression sur nous : par eux-mêmes ils ne font rien; des personnes de la vertu la plus pure font quelque-

fois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matières prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paroissent le plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle; & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrete, & je ne puis cependant y résister; je voudrois sçavoir si jamais on ne vous a fait de propositions d'un certain genre, si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité toute entière) vous n'avez essuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous?

A cette question qu'Almaïde n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver; enfin, prenant son parti; mais oui, répondit-elle avec embarras, & puisque vous voulez le sçavoir, je vous avouerai naturellement



118 LE SOPHA,  
qu'un jour un jeune étourdi qui ( car  
je ne veux rien vous dissimuler ) mal-  
gré mon aversion pour les hommes , me  
paroissoit assez aimable , me trouvant  
seule , me dit de ces galanteries que  
les hommes croient nous devoir , quand  
nous ne sommes pas encore parvenues  
à cet âge heureux qui ne leur inspire  
pour nous que du respect , ou que nous  
sommes assez à plaindre pour avoir une  
figure qui nous expose à leurs desirs.  
Nous étions seuls ; je la lui répondis se-  
lon les principes que je m'étois faits.  
Loin que ma réponse lui imposât , il  
crut que je cherchois moins à lui dé-  
rober sa conquête , qu'à lui faire va-  
loir ; il osa même m'assurer que je l'ai-  
merois ; vous imaginez bien que je lui  
foutins fortement le contraire. Je ne  
sçais avec quelles femmes vivoit ordi-  
nairement cet étourdi ; mais assurément  
elles ne l'avoient pas accoutumé au res-  
pect. Il s'approcha de moi , & me pre-  
nant brusquement entre ses bras , il me  
renversa sur un sofa. Dispensez-moi  
de grace du reste d'un récit qui bles-  
seroit ma pudeur , & qui peut-être trou-  
bleroit encore mes sens. Qu'il vous suf-  
fise de sçavoir . . . Non , interrompit  
Moclès, vous me direz tout : c'est moins,

C O N T E M O R A L . 119  
je le vois , ( & ne le vois pas sans  
frémir pour vous ) la crainte d'ému-  
voir vos sens , ou de blesser la pudeur  
qui vous ferme la bouche , que la honte  
d'avouer que vous avez été trop sen-  
sible , & ce motif , loin d'être loua-  
ble , ne sçauroit être trop blâmé. Je puis,  
je crois même devoir ajouter à ce que  
je vous dis , que s'il est vrai que vous  
craignez que le récit que j'exige de vous,  
ne vous jette dans une émotion dan-  
gereuse , vous ne pouvez le supprimer  
ou l'adoucir , sans être coupable. N'est-  
il donc pour vous d'aucune conséquen-  
ce d'ignorer ce que peuvent sur vous  
de certaines idées ? Osez-vous com-  
pter sur vous-même , quand vous ne vous  
serez pas éprouvée ? Ainsi donc , m'é-  
nageant toujours votre ame , vous igno-  
rez toujours quelles sont ses forces !  
Almaïde , croyez-moi , l'on ne craint  
jamais assez un danger que l'on ne con-  
noît pas , & l'on ne tombe ordinaire-  
ment que pour avoir trop compté  
sur soi-même. Vous ne pouvez donc  
peser trop sur toutes les circonstances  
de votre histoire ; ce n'est que par l'ef-  
fet qu'elles feront aujourd'hui sur vous  
que vous pourrez apprendre jusques où  
vont les progrès que vous avez faits



dans le chemin de la vertu , ou ( ce qui est encore plus essentiel ) ce qu'il vous reste encore à détruire pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs , qui seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès : je lui connoissois de la droiture & des lumieres , & je ne concevois pas ce qui dans cet instant le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi , me dis-je avec étonnement , c'est Moclès qui conseille à Almaïde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur , & porter à la corruption ? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès , me le fit regarder avec attention , & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux , que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances , autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde & de Moclès , que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre , Almaïde continua son histoire.

CHAP.

## CHAPITRE IX.

*Où l'on trouvera une grande question à décider.*

**J**E vous obéirai aveuglément , répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche , & je vais m'en punir en vous confiant sans déguisement les circonstances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit , ce me semble , que ce jeune homme dont je vous parlois m'avoit renversée sur un Sopha ; je n'étois pas encore revenue de mon étonnement , qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permît à peine de lui exprimer ma colere , il la lut aisément dans mes yeux , & voulant se précautionner contre mes cris , il parvint , malgré ma résistance , à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent ; il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée , je l'avouerai pourtant , mon indignation ne fut pas longue. La nature qui

Tome III. Partie I.

F